Nº 234. Vendredi 1er Octobre 1847. 18me Année.

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Un an . . .	26 fl.	30 fl.
Six mois . .	14 »	16 »
Trois mois. .	7 »	8 »

PRIX DES INSERTIONS.
Premières 5 lignes fl. 1.50 timbre compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION
à La Haye, *Lage Nieuwstraat*, derrière le *Prinsegracht*, *Noordzijde*
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES,
Chez M. Van Weelden, libraire, *Spui*, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction *franc de port*.

LA HAYE, 30 *Septembre*.

Nouvelles des Indes-Néerlandaises.

…us recevons encore des Indes-Néerlandaises les nouvelles …tes :

…avait mandé de Sumatra que la carcasse du bâtiment de la …e marchande, le *Koning der Nederlanden*, qui avait péri …ptembre 1846, dans les environs de la rade de Batavia, …é jeté, sur la côte de Sumatra et que la population de …ng s'en était emparée. Mais une nouvelle plus récente …e que cette population s'était seulement approprié une partie du plomb, du cuivre et du fer de la carcasse de ce …, entièrement brisé sur la côte, sans se douter qu'elle … là un fait puni par les lois. En considération des …endus précédemment par le Pangerang de Blimbing …ir à purger son district des invasions des pirates, on … exigé la restitution des objets que la population …ropriés. La Pangerang de Blimbing a présenté excu…ent, et promis de veiller à ce que dorénavant la popula… …e livre plus à des actes de pillage des bâtiments nau…

…ois de mai dernier, dans la division de Mandheling (la …N. O. du gouvernement de la côte occidentale de Suma… …ranquillité publique a été troublée par les instigations …ertain Rangar Laoet; des séditieux ont brisé plusieurs …taqué et brûlé le nouvel établissement de Batang Taro, …ré le sergent Luxemburg. Les mesures prises par les … civile et militaire ont promptement rétabli l'ordre et …uillité. Rangar Laoet et quelques autres chefs des sédi… …t fait leur soumission. Les informations prises n'avaient … fait connaître la cause de cet événement. Quelques … attribuent au bruit répandu que le gouvernement, …ant de faire vacciner les enfants, avait pour but de … bras d'un signe ineffaçable tous ceux destinés au …itaire.

…aturaliste Schwaner, dans le voyage d'exploration qu'il a … dans les terres intérieures de … dans la … de Pontianak, paraît avoir rencontré quelques obsta… de la part du Tommogong Soerapatti, nonobstant l'assis… …qu'il avait formellement promise, et pour laquelle il avait … … une récompense. En répandant de faux bruits … dispositions hostiles des Dayak-Paris, il a essayé, mais …n, de faire renoncer le dr. Schwaner à poursuivre son …e. Mais le savant voyageur, avec l'assistance d'autres …gènes et accompagné seulement de trois serviteurs …, a entrepris le voyage de Koeti, et est convenu avec … chefs, qu'à son retour de cette excursion il poursui… …n voyage à Pontianak.

Suivant les nouvelles de Makasser, Amaroellah, sultan de Sumbawa, a prêté serment de fidélité, le 10 décembre 1846, aux … conclus avec ses ancêtres, et principalement à celui con… …1765 avec l'ancienne compagnie des Indes-Orientales.

Dans l'île de Bali la situation des choses n'a presque pas …gé. L'état sanitaire de la garnison néerlandaise du fort … Beliling était plus favorable. Les populations montrent …illeures dispositions, et le Radja de Karang Assam manifeste … intentions plus pacifiques. On dit que les principaux des … de Honkong, Karang Assem et Beliling avaient l'inten… …envoyer une ambassade à Batavia. Ce projet n'a pas été …agé par le gouvernement néerlandais, parce que le but … ambassade est d'obtenir des concessions qu'il serait … peut-être de leur accorder.

Un prêtre indigène, nommé Amed Hassan, a essayé, par ses exhortations fanatiques, de soulever la population des résidences de Rembang et Japara. Mais, sans que la tranquillité publique eût été un instant troublée, il a été promptement arrêté, et sans doute qu'il sera enfermé comme aliéné dans l'hôpital chinois de Batavia.

Nous sommes à même de communiquer les deux états suivants, relatifs à la récolte des produits coloniaux à Java.

A. *Relevé des produits à Java déjà récoltés pour le compte du gouvernement et présumés devoir être récoltés, allant jusqu'au 30 juin 1847.*

PRODUITS.		Déjà récoltés.	Présumés devoir être récoltés.	Total.	*Observations.*
Café.	Picols.	160,369	689,332	850,201	(1) Reste encore probablement à la disposition des fabricants 148,825 picols.
Sucre. (1)	»	14,018	960,979	974,997	(2) On présume qu'il restera à la disposition des contractants 26,825 livres d'Amsterdam.
Indigo.	℔ Amst	271,319	1,150,356	1,421,675	
Thé.	»	249,354	835,427	1,084,781	
Cannelle.	»	130,140	86,458	216,598	
Cochenille(2)	»	2,061	48,114	50,175	
Poivre.	»	»	131,250	131,250	

B. *Relevé des produits récoltés à Java pour compte des particuliers jusqu'au 31 mars 1847.*

PRODUITS.		Suivant le relevé ou présume qu'il restera des produits pour le compte du gouvernement à la disposition des fabricants	Production nette pour compte des particuliers. Déjà récoltés.	Présumés devoir être récoltés.	Total.
Café.	picols.	»	3,947	70,285	74,232
Sucre.	»	[illegible]	6,446	170,615	325,886
Indigo (3)	℔ Amst.	[illegible]	»	»	»
Thé.	»	[illegible]	17,360	55,640	78,000
Tabac.	»	»	»	1,497,550	1,497,550
Cochenille.	»	26,825	1,309	8,700	36,825

(3) On n'en pas encore reçu le relevé.

Le Roi, par arrêté du 24 de ce mois, a accordé à M. Charles Lobé, sur la demande que celui-ci en a adressée à S. M., démission honorable de ses fonctions de consul néerlandais à Cadix.

Les cours des fonds hollandais étaient très faibles à l'ouverture de la Bourse d'Amsterdam d'hier. Cependant ils se sont relevés un peu pour fermer avec une légère baisse sur ceux de la veille. Les actions de la Société de commerce des Pays-Bas, après quelques fluctuations, sont restées au cours de la veille.

Le 3 p. c. int. d'Espagne, qui, à l'ouverture de la Bourse, était offert, a fermé un peu en hausse sur le cours d'avant-hier. Les Ardoins étaient également plus voulus.

Des autres fonds étrangers, les Portug. les 4 p. c. Russes et les 2 1/2 Mét. étaient un peu plus faibles.

S'il était besoin d'autres preuves des dissidences graves qui existent entre la France et l'Angleterre, que les aménités que se renvoient presque chaque jour le *Times* et les *Débats*, nous en trouverions une bien forte dans l'article très remarquable que publie le *Conservateur* du 27 de ce mois sur les causes, les événements et les conséquences probables de la guerre entre les Etats-Unis et le Mexique.

Nous avons retrouvé dans cet article la même manière d'envisager la controverse mexicaine, que nous avons nous-même consignée à différentes reprises, en traitant cette question. Le *Conservateur* ne rejette pas, lui, la culpe de l'agression sur les Etats-Unis ; il avoue franchement que le général Taylor, dans la première action qui a eu lieu entre lui et le général Apudia, combattait sur le territoire texien.

Mais c'est surtout dans les derniers alinéas de l'article auquel nous faisons allusion, que la différence est bien marquée entre les opinions émises par le *Conservateur* et celle exprimée dans les *Débats*, soit dans les articles de fond, soit dans ceux portant la signature de M. Chevalier.

Il nous semble trouver tout un système nouveau à l'égard des Etats-Unis dans les phrases suivantes du *Conservateur* :

« S'il est une puissance au monde, dont nous désirons la prospérité, sans » arrière-pensée, ce sont assurément les Etats-Unis. C'est à l'Angleterre que » la conquête du Mexique par les Américains est faite pour inspirer une ja» lousie d'autant plus cruelle, qu'elle est condamnée à une apparente impas» sibilité. »

L'avenir nous montrera laquelle des deux feuilles ministérielles révèle la pensée intime actuelle du gouvernement français. Il est présumable, néanmoins, que le *Conservateur* ne se serait pas hasardé à dévier de la ligne préalablement tracée par M. Guizot, à l'époque de la discussion sur l'intervention de la France dans les négociations qui ont précédé l'annexion du Texas à l'Union, sans s'être assuré que les événements graves et récents ont modifié les vues du cabinet français dans une question qui ne lésait aucunement les intérêts nationaux, quel qu'en puisse être le résultat, averti, surtout comme il a dû l'être, que les efforts auxquels il s'était associé pour empêcher l'annexion du Texas, n'avait pas peu contribué à … sur les produits de l'industrie française des droits plus élevés que ceux que le tarif modifié prélève sur les produits d'autres nations.

Il nous semble que l'importance que quelques journaux attachent à la protestation de l'Etat d'Honduras et de deux généraux guatemalais contre l'occupation du Mexique par les troupes de l'Union, (1) n'a pas l'importance qu'y attachent quelques journaux.

Les Etats de l'Amérique centrale, depuis que la guerre a commencé entre les Etats-Unis et le Mexique, ont à plusieurs reprises changé de système : quelquefois se déclarant neutres, d'autres fois prenant parti pour le Mexique, revenant à la neutralité dès que leurs ports étaient bloqués, et aussitôt que les vaisseaux américains étaient hors de vue, protestant de nouveau de leur adhésion au gouvernement républicain.

Déchirées comme le sont ces républiques quasi-indépendantes, pas des factions rivales, et menacées aujourd'hui d'un soulèvement de leurs populations indiennes trois fois plus nombreuses que la race blanche et métés, le poids que ces Etats

(1) Voir plus loin les nouvelles d'Amérique.

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE 1 OCTOBRE 1874.

LE PICCININO.(1)

XXVII.

Marche nocturne. *(Suite.)*

… remercia Magnani par un des regards de l'amour maternel qui … plus éloquents que toutes les paroles.

Le marquis eût voulu se joindre à eux, mais Michel s'y opposa.

— Nous rêvons des dangers chimériques, dit-il en riant; mais, s'il y en … pour moi, il y en aurait pour ma mère ; votre place est auprès d'elle, … je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde !... Ne voilà-t-il pas des adieux bien solennels pour une promenade au clair de la lune jusqu'à Belpasso ?

Quand ils furent à cent pas du parc, Michel, qui voulait bien exposer son existence, mais non pas celle du fiancé de Mila, dans une affaire à laquelle celui-ci était étranger et n'avait aucun devoir de conscience et de famille à remplir, pria le jeune artisan de s'en retourner à Catane. Ce n'était pas l'opinion de Fra-Angelo. Fanatique dans ses amitiés comme dans son patriotisme, il trouvait en Magnani un secours providentiel. C'était un robuste et brave champion de plus, et leur troupe était si restreinte, … Magnani valait trois hommes à lui seul ; le ciel l'avait envoyé à leur aide ! … il voulait profiter de son grand cœur et de son dévoûment à la bonne cause. … en marchant vite, ils discutèrent chaudement. Michel reprochait au … son prosélytisme inhumain en cette circonstance ; le moine reprochait à Michel de ne pas vouloir les moyens en voulant la fin. Magnani termi… … débat par une fermeté invincible : — J'ai très bien compris dès l'abord, … que Michel s'engageait dans une affaire plus sérieuse qu'on ne le di… … à sa mère. Mon parti a été pris. J'ai fait à madame Agathe, à un autre … une promesse sacrée : C'est de ne jamais abandonner son fils à … danger que je pourrais partager avec lui. Je tiens à mon serment, et, … qu'il le veuille ou non, je le suivrai où il ira. Je ne vois pas qu'il y ait … autre moyen de m'en empêcher que de me faire sauter la cervelle ici. … d'endurer ma société ou de me tuer, Michel...

— C'est bien ! c'est bien ! dit le moine; mais silence, enfants ! Le pays se couvre, et il ne faut point parler le long des enclos. D'ailleurs, on marche moins vite quand on dispute. Ah ! Magnani, tu es un homme !

Magnani marchait au danger avec une bravoure froide et triste. Il ne se sentait point complétement heureux par l'amour; un besoin d'émotions violentes le poussait au hasard, vers quelque but extrême qui lui apparaissait vaguement comme une transformation de son existence présente et une rupture décisive avec les incertitudes et les langueurs de son ame.

Michel était résolu plutôt que tranquille, il savait bien qu'il était entraîné par un fanatique, au secours d'un homme peut-être aussi dangereux qu'utile à la cause du bien. Il savait qu'il y risquait lui-même une existence plus heureuse et plus large que celle de ses compagnons ; mais il n'hésitait pas à faire acte de virilité dans une pareille circonstance. Le Piccinnio était son frère, et, quoiqu'il n'éprouvât pour lui qu'une sympathie mêlée de défiance et de tristesse, il comprenait son devoir. Peut-être aussi était-il devenu déjà assez *prince*, pour ne pas supporter l'idée que le fils de son père pût périr au bout d'une corde, avec une sentence d'infamie clouée à la potence. Son cœur se serrait pourtant, à l'idée des douleurs de sa mère s'il succombait à une si téméraire entreprise ; mais il se défendait de toute faiblesse humaine et marchait comme le vent, comme s'il eût espéré combler, par l'oubli, la distance qu'il se hâtait de mettre entre Agathe et lui.

Le couvent n'était nullement soupçonné ou surveillé, puisque le Piccinino n'y était point et que la police du Val savait très bien qu'il avait passé la Garreta pour s'enfoncer dans l'intérieur de l'île. Fra-Angelo avait supposé des dangers voisins pour empêcher la princesse de croire à des dangers éloignés plus réels.

Il fit entrer ses jeunes compagnons dans sa cellule et les aida à se travestir en moines. Ils se répartirent l'argent, le nerf de la guerre, comme disait Fra-Angelo, afin qu'un seul ne fût pas gêné par le poids des espèces. Ils cachèrent sous leurs frocs des armes bien éprouvées, de la poudre et des balles. Leur déguisement et leur équipement prirent quelque temps; et là, Fra-Angelo, qui était préservé par une ancienne expérience des dangers de la précipitation, examina tout avec un sang froid minutieux. En effet, la liberté de leurs mouvements et de leurs actions reposait tout entière sur l'apparence extérieure qu'il sauraient donner à leurs individus. Le capucin arrangea la barbe de Magnani, peignit les sourcils et les mains de Michel, changea le ton de leurs joues et de leurs lèvres par des procédés connus dans son ancienne profession, et avec des préparations si solides qu'elles pouvaient résister à l'action de la pluie, de la transpiration et du lavage forcé que la police emploie souvent en vain pour démasquer ses captures.

Quant à lui-même, le véritable capucin ne prit aucun soin de tromper les yeux sur son indentité. Il lui importait peut d'être pris et pendu, pourvu qu'il sauvât auparavant le fils de son capitaine. Et alors qu'il s'agissait, pour y parvenir, de traverser les pays sous l'extérieur des gens paisibles, rien ne convenait mieux que son habit et sa figure véritables au rôle qu'il s'était assigné.

Quand les deux jeunes gens furent tout à fait arrangés, ils se regardèrent avec étonnement l'un autre. Ils avaient peine à se reconnaître, et ils comprirent comment le Piccinino, plus expert encore que Fra-Angelo dans l'art des travertissements, avait pu sauver jusque-là sa personnalité réelle à travers toutes ses aventures.

Et quand ils se virent montés sur de grandes mules maigres et ardentes, d'un aspect misérable, mais d'une force à toute épreuve, ils admirèrent le génie du moine, et lui en firent compliment.

— Je n'ai pas été seul à faire si vite tant de choses, leur répondit-il avec modestie : j'ai été vigoureusement et habilement secondé; car nous ne sommes pas seuls dans notre expédition. Nous rencontrerons des pélerins de différentes espèces sur le chemin que nous allons suivre. Enfants, saluez très poliment tous les passants qui vous salueront; mais gardez-vous de dire un mot à qui que ce soit sans avoir regardé de mon côté. Si un accident imprévu nous séparait, vous trouveriez d'autres guides et d'autres compagnons. Le mot de passe est celui-ci : *Amis, n'est-ce pas ici la route de Trecastagne ?* Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est la route tout opposée, et que nul autre que vos complices ne vous adressera une question aussi niaise. Vous répondrez cependant, par prudence, et comme en vous jouant : *Tout chemin conduit à Rome.* Et vous ne prendrez confiance entière que lorsqu'on aura ajouté. *Par la grâce de Dieu, le père.* N'oubliez pas ! ne vous endormez pas sur vos mules, ne les ménagez pas. Nous avons des relais en route; pas un mot qui ne soit dit à l'oreille l'un de l'autre.

Dès qu'ils se furent enfoncés dans la montagne, ils firent prendre à leurs mules une allure très décidée, et franchirent plusieurs milles en fort peu de temps. Ainsi que Fra-Angelo le leur avait annoncé, ils firent diverses rencontres avec lesquelles les formules convenues furent échangées. Alors, le capucin s'approchait de ces voyageurs, leur parlait bas, et on se remettait en marche, en observant assez de distance pour n'avoir pas l'air de voyager ensemble, sans toutefois se mettre hors de la portée de la vue ou de l'ouïe.

Le temps était magnifiquement doux et lumineux à l'entrée des montagnes. La lune éclairait les masses de rochers et les précipices les plus romantiques; mais, à mesure qu'ils s'élevèrent dans cette région sauvage, le froid se fit sentir et la brume voila l'éclat des astres. Magnani était perdu dans ses pensées; mais le jeune prince se laissait aller au plaisir enfantin des aventures, et, loin de nourrir et de caresser, comme son ami, quelque sombre pressentiment, il s'avançait plein de confiance en sa bonne

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

peuvent mettre dans la balance où se pèsent les destinées du Mexique restera inaperçu, jusqu'à ce que quelques corvettes américaines, en rétablissant le blocus de leurs ports, les fassent rentrer dans la neutralité que leur prescrivent, du reste, leurs véritables intérêts.

La conspiration, déjouée par un heureux hasard, indique clairement le danger qui menace non-seulement les républiques de l'Amérique centrale, mais aussi toute la confédération mexicaine. Là, ainsi que le prouve les derniers recensements authentiques, la race européenne de toutes les nuances de couleur, forme à peine le cinquième de la population totale.

Toutes les traditions de l'empire de Montézuma et les horreurs de la conquête par les Espagnols ont été transmises de génération en génération jusqu'au moment présent. Si les Indiens se sont montrés favorables à l'insurrection qui a séparé le Mexique de sa Métropole, c'est parce que les chefs des mouvements avaient promis aux indigènes l'égalité parfaite entre toutes les races. Ces promesses ont été violées. De là les ressentiments profonds qui ont éclaté dans le Yucatan et qui d'un instant à l'autre peuvent bouleverser toute la république mexicaine.

Nous avons à mentionner de nouveaux désastres dans le commerce de la capitale britannique. La maison Cockerell et Ce, une des plus importantes de celles qui font le commerce des Indes-Orientales, vient de manquer. Le passif de cette faillite est évalué par les uns à six millions, par les autres à neuf millions de florins. Sir G. Larpent, le seul des quatre candidats libéraux qui ait échoué dans les élections de la Cité, est un des associés de cette maison. Plusieurs maisons de Manchester et de Birmingham, auront, dit-on, beaucoup à souffrir de ce sinistre. Le *Globe* cite, en outre, une maison israélite, qui fait un grand commerce avec Gibraltar, comme ayant aussi suspendu ses paiements. Enfin il annonce que la maison Cockburn et Ce, banquiers à Londres, a dû également interrompre ses affaires. Il paraît qu'à la baisse sur les céréales et aux embarras causés par la construction des chemins de fer, il faut encore ajouter une baisse énorme dans le sucre des colonies anglaises, déterminée par la concurrence des sucres étrangers. Une réaction se fait en Angleterre contre la loi qui a dépouillé la production du sucre colonial de la plus grande partie de la protection dont il avait joui jusqu'à présent.

Tout nous paraît se préparer à Madrid pour la sortie de M. Salamanca du cabinet. Il est arrivé des dépêches de Lisbonne du 19. Une sourde agitation continue de travailler ce malheureux pays. Le parti septembriste et les miguélistes se sont coalisés pour les prochaines élections. Saldanha a été nommé ambassadeur à Madrid, mais il veut attendre l'issue des élections avant de se rendre à son poste. La flotte anglaise de l'amiral Napier, qui avait quitté le Tage, le 11, est revenue devant Lisbonne le 19.

Le *Faro*, du 23 septembre, donne l'extrait suivant du traité de commerce projeté entre l'Espagne et l'Angleterre : « 1° Les produits des manufactures anglaises, à l'exception de celles du coton, seront admis en Espagne, en payant un droit de 25 à 28 p. c. *ad valorem*. Les produits des manufactures espagnoles seront admis en Angleterre, en payant un droit pareil, à l'exception des vins et eaux-de-vie ; 2° sur les produits des manufactures de coton, il pourra être imposé en Espagne un droit de 28 à 32 p. c. *ad valorem ;* et en Angleterre des droits pareils seront imposés sur les vins et eaux-de-vie espagnols; 3° une commission mixte, composée de commissaires anglais et espagnols, réduira à un taux fixe ces droits *ad valorem*, dix jours après que les gouvernements contractants se seront entendus définitivement sur cette matière ; 4° pour simplifier cette réduction il sera établi une classification pour les vins, eaux-de-vie et cotons, selon leurs qualités, de *commun*, *moyen* et *supérieur ;* 5° tout changement que l'un des gouvernements opérerait dans les bases établies, ou tout retard à les mettre en pratique quant à l'une de ses parties, donnerait le droit à l'autre puissance, de proposer une juste compensation équivalente sous quelque autre forme ; 6° les droits qui seront établis sur les deux premières bases ne devront pas être considérés comme le *minimum* que l'on pourra exiger ; au contraire, dans les marchandises et articles qui acquitteraient des droits moindres ou égaux, on tâchera d'effectuer tous les rabais possibles »

Il résulte d'une communication faite par le consul général d'Espagne à Perpignan, que les dépêches parties de Perpignan pour l'Espagne le 18 du courant, ont été interceptées et brûlées le lendemain, 19, entre Girone et Figuères par une bande de carlistes, commandée par le cabecilla Marsal.

Des lettres de Rio-Janeiro, du 18 août, annoncent l'arrivée en cette ville de lord Howden et de M. Walewski, ministre d'Angleterre et de France auprès des républiques de la Plata. L'un et l'autre reviennent en Europe, après avoir échoué dans leur mission. Néanmoins, on annonce comme prochaine la pacification des rives de la Plata. Il serait temps que cet événement, si souvent annoncé et non moins souvent démenti, s'accomplit enfin.

Un article du *Journal des Débats*, sur la situation financière de l'Europe, fait comprendre que décidément le gouvernement français ajourne son projet d'emprunt de 350 millions de francs. Ce journal s'exprime ainsi :

« Au milieu de ces circonstances, quel parti prendra le ministre des finances au sujet de l'emprunt des 350 millions que la loi du mois d'août l'a autorisé à négocier ? C'est ce qui préoccupe aujourd'hui le monde financier. » Le ministre le sait sans doute ; en tout cas, il ne saurait tarder à se décider. » Il le fera en toute liberté, et ce n'est pas nous qui nous hasarderons, en un » tel moment, à lui donner des conseils. Il peut, s'il le juge à propos, différer » l'adjudication. Les bons royaux, malgré la réduction à 4 1/2 p. c., sont assez » recherchés par les capitalistes et le trésor n'a désormais à faire face à aucune » échéance importante avant le mois de décembre. Nous pourrions dire avant » le 22 mars qui, est, comme on sait, le jour où l'on paie les intérêts de la rente » 5 p. c. ; car on n'ignore pas non plus que la rente 3 p. c. ne figure au budget » que pour une somme inférieure à 70 millions.

» Mais si le gouvernement devait s'arrêter à cette résolution, il comprendrait » la nécessité d'en faire la déclaration publique, afin de ne pas laisser le pays » dans l'attente d'un événement qu'il aurait résolu d'ajourner. Quoi qu'il » décide dans sa sagesse, on ne saurait tarder indéfiniment de l'apprendre. »

On écrit de Paris, le 28 septembre :

M. le duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie, a quitté Saint-Cloud le 27 matin, à huit heures, pour gagner le chemin de fer de Paris à Bourges, où S. A. R. prendra la route de Marseille. Le prince a dû arriver à Lyon le 28, et doit arriver à Marseille le 30. Son intention est de garder partout le plus rigoureux *incognito*.

Le prince s'embarquera à Toulon le 2 octobre.

On croit que Mme la duchesse d'Aumale rejoindre le prince à Alger, dans le courant du mois de novembre prochain, avec les deux princes ses fils.

Une de ces bombes fulminantes, dont l'explosion répand presque quotidiennement l'alarme dans quelqu'un des différents quartiers de Paris, a éclaté lundi soir encore, à huit heures, sur le boulevard du temple, en face du Théâtre historique. En un instant ce point, si fréquenté, le lundi surtout, a été encombré d'une foule curieuse, qui se disputait les petits ronds de papier imprimés que, comme toujours, le projectile avait répandus en éclatant sur la voie publique : « Incendions jusqu'à ce qu'il n'y ait plus » de résistance au juste partage des terres et des récoltes. »

La question des sucres en France et en Angleterre.

Les chambres vont se trouver en France, dans un avenir prochain, en face d'une grave et importante question qu'elles ont déjà résolue plus d'une fois, mais qui va néanmoins se représenter de nouveau, avec toutes ses difficultés et tous ses embarras, la question des sucres. Les progrès effrayants que n'a cessé de faire la production du sucre indigène, les développements sans mesures que prend cette industrie, font pressentir clairement qu'un jour viendra où le monopole du marché métropolitain lui sera acquis, et où il règnera seul en maître, après en avoir chassé toute concurrence. Pendant la campagne qui vient de s'écouler, cette marche ascendante dans le chiffre de la production que rien n'a pu ralentir, a pris un formidable élan. L'année dernière, la production avait été de 40,546,839 kilog. Cette année, elle s'est élevée à 53,795,055 kilogrammes. C'est-à-dire qu'elle a crû de plus d'un cinquième. Ces chiffres confirment toutes les prédictions qu'on avait faites sur les effets inévitables de la dernière législation des sucres. Evidemment, la production du sucre indigène est loin d'avoir dit son dernier mot, et il est facile de voir où en arrivera en fin de compte, une industrie qui procède par des excédants annuels de 13 millions de kilogr. On a voulu jusqu'ici agir avec réserve, prendre des demi-mesures ; on voit où tout cela a conduit. Vouloir équilibrer les forces de production du sucre indigène et du sucre colonial, c'est un projet très inconséquent et très-irréalisable. Autant vaudrait tenter d'équilibrer la lumière du soleil et de la lune. Il faut que l'un des deux cède la place à l'autre. C'est la fin logique, inévitable de l'antagonisme. On pourra la retarder, lui susciter des obstacles, mais quoi qu'on fasse, on ne l'empêchera pas d'arriver un peu plus tôt ou un peu plus tard. Nous savons si l'expérience des cinq dernières années aura convaincu les partisans du système mixte, en leur démontrant combien était illusoire et impossible le bien qu'ils en attendaient. Toujours est-il que l'on est maintenant plus que jamais persuadé en France de l'impossibilité où sont l'un et l'autre sucre de vivre simultanément. Il faudra bien reconnaître cette dure mais évidente vérité, et faire son choix. La continuation de l'état actuel des choses est impraticable. Les chambres devront s'apercevoir que leurs attermoiements et leur faux-fuyants n'ont abouti à rien. Le problème se dresse comme devant, dans toutes ses difficultés et tous ses inconvénients. Il ne sera réellement et définitivement résolu que par la suppression du sucre de canne ou du sucre de betterave. Quoi qu'on fasse, il faudra en venir là.

Le dernier paquebot des Indes-Occidentales a apporté en Angleterre une série de résolutions de la chambre de commerce de Kingston (Jamaïque). Voici quelques passages de ce document :

« Depuis qu'on a admis sur le marché anglais le sucre étranger, produit par le travail servile, le prix moyen du sucre colonial a baissé de 13 sh. par q[illegible] ou 13 liv. par tonne, ce qui fait une réduction de 50 p. c. dans le court espace de neuf mois, dans la valeur des produits de cette île.

» Indépendamment de cet avilissement des prix, il s'est révélé un fait propre à nous alarmer : la consommation du sucre a considérablement augmenté en Angleterre, mais c'est uniquement au profit des Etats à esclaves. Quant aux colonies occidentales de l'Angleterre, elles voient chaque jour diminuer leur rôle sur le marché. De sorte que si le gouvernement anglais n'adopte pas quelques mesures vigoureuses et permanentes, la production coloniale est menacée d'une exclusion complète, et, par conséquent, d'une ruine définitive. »

Une dernière résolution est ainsi conçue :

« Toutes les paroisses de l'île sont invitées à former des listes de souscription pour créer un fonds destiné à couvrir les dépenses qu'exigera la défense énergique de notre cause dans la Grande-Bretagne. Nous espérons que tous les membres indépendants des deux chambres du parlement se chargeront de cette cause, *qui est celle de l'Angleterre elle-même*. Ils ne peuvent pas vouloir la perte d'une île comme la Jamaïque, ni celle d'un peuple qui a donné tant de gages de son loyalisme. »

Le *Times*, qui a été l'un des plus ardents promoteurs des mesures qui ont amené ce résultat, accueille en ces termes le manifeste de la chambre de commerce de Kingston :

« Quand Rome eut la guerre à ses portes, elle fit la sourde oreille aux supplications venues de loin. Nous sommes dans le même cas. Tous les grands intérêts de la métropole peuvent répondre aux supplications de la Jamaïque : votre commerce marche à sa ruine ? Le nôtre aussi ! Vous avez à lutter péniblement contre la brusque irruption de la concurrence étrangère ? Nous aussi. Vous craignez la misère ? Chez nous, tout le monde est à court d'argent ! Le prix de vos subsistances s'élève tous les jours, et vos impôts aussi ? Nous, nous échappons à peine à la famine, et, même en ce moment, nous n'avons pas l'abondance. Quant à nos impôts, regardez-en le chiffre ; il parle éloquemment par lui-même ! Les propriétés se déprécient là-bas ? Ici, les manufactures se ferment ou ne travaillent plus qu'à perte. »

Finances de la Russie.

La Russie procède avec une célérité extraordinaire dans ce qui tient à ses intérêts matériels. Cette marche rapide et progressive se manifeste surtout dans ses ressources financières, ainsi que le prouvent les données suivantes :

L'académicien Storch assure que, vers l'an 1804, les revenus de la Russie étaient déjà montés à environ 545 millions de francs. Deux années après, l'ambassadeur de Suède à Saint-Pétersbourg écrivait à sa cour : « On dit que les revenus de l'Etat s'élèvent à 160 millions de roubles. Aujourd'hui, le revenu n'est certainement pas au dessous de 500 millions de francs. Cette somme paraîtra encore minime si l'on calcule

---

étoile.

Quant au moine, il s'abstenait de penser à quoi que ce soit d'étranger à l'entreprise qu'il dirigeait. L'œil attentif et perçant, l'oreille ouverte au moindre bruit, il veillait encore sur le moindre mouvement, sur la moindre attitude de corps de ses deux compagnons. Il les eût préservés du danger de s'endormir et de faire des chutes, au premier relâchement de la main qui tenait les rênes, au moindre balancement suspect des capuchons.

Au bout de quinze milles, ils changèrent de mules dans une sorte d'ermitage qui semblait abandonné, mais où ils furent reçus dans l'obscurité par de prétendus muletiers, auxquels ils demandèrent la route du fameux village de *Trecastagne*, et qui leur répondirent, en leur serrant la main, et en leur tenant l'étrier, que *tout chemin mène à Rome*. Fra-Angelo distribua de l'argent, de la poudre et des balles, qu'il portait dans son sac de quêteur, à tous ceux qu'il rencontra nantis de cet éloquent passeport ; et, quand ils touchèrent au but de leur voyage, Michel avait compté une vingtaine d'hommes de leur bande, tant muletiers que colporteurs, moines et paysans. Il y avait même trois femmes. C'était de jeune gars, dont la barbe n'avait pas encore poussé, et dont la voix n'était pas encore faite. Ils étaient fort bien accoutrés et jouaient parfaitement leurs rôles. Ils devaient servir d'estafettes ou de vedettes au besoin.

Voici quelle était la situation du Piccinino et comment il avait été fait prisonnier. Le meurtre de l'abbé Ninfo avait été accompli et proclamé avec une témérité insensée tout à fait contraire aux habitudes de prudence du jeune chef. Tuer un homme et s'en vanter par inscription laissée sur le lieu même, au lieu de cacher son cadavre et de faire disparaître tout indice de l'événement, comme cela était si facile dans un pays comme l'Etna, c'était certainement un acte de désespoir et comme un défi jeté à la destinée dans un moment de frénésie. Cependant Carmelo, ne voulant pas se fermer à jamais sa chère retraite de Nicolosi, l'avait laissée bien rangée, au cas d'une enquête qui amènerait des visites domiciliaires. Il avait promptement démeublé son riche boudoir et caché tout son luxe dans un souterrain situé sous sa maison, dont il était à peu près impossible de trouver l'entrée et de soupçonner l'existence. Enfin, au lever du soleil, il s'était montré, tranquille et enjoué, dans le bourg de Nicolosi, afin de pouvoir faire constater son *alibi*, si, prenant à la lettre la déclaration écrite sur le socle de la croix du *Destatore*, la police venait à avoir des soupçons sur lui et à s'enquérir de ce qu'il avait fait à cette heure. Le meurtre de l'abbé Ninfo avait été accompli au moins deux heures auparavant.

Cela fait, Carmelo s'était montré à cheval, dans le bourg, faisant quelques provisions pour un voyage de plusieurs journées, et disant à ses connaissances qu'il allait voir des terres à affermer dans l'intérieur de l'île. Il était parti pour les monts Nébrodes, au nord de la Sicile, résolu d'y passer quelques jours chez des affiliés de sa bande, afin de laisser écouler le temps des enquêtes et des recherches autour de Catane. Il connaissait les allures de la police du pays : ardentes et farouches au premier moment, craintives et fourbes au second, ennuyées et paresseuses au troisième.

Mais l'affaire de la croix du *Destatore* avait ému le pouvoir plus qu'un assassinat ordinaire. Celui-là avait un caractère politique et se trouvait lié à la nouvelle du moment, la déclaration d'Agathe et l'apparition de son fils sur la scène du monde. Des ordres rapides et sévères avaient été donnés sur tous les points. Carmelo ne se trouva point en sûreté dans les montagnes, d'autant plus que son acolyte, le faux Piccinino, l'y avait rejoint, et attirait sur lui tout le danger des poursuites. Carmelo ne voulait point abandonner cet homme farouche et sanguinaire, qui lui avait donné des preuves d'un dévoûment sans bornes, d'une soumission aveugle, et qui consentait à jouer son rôle jusqu'au bout avec une audace pleine d'orgueil et de persévérance.

Il résolut donc de le faire évader avant de songer à sa propre sûreté. Le faux Piccinino, dont le vrai nom était *Massari* dit *Verbum-Caro*, parce qu'il était natif du village de ce nom, avait une bravoure à toute épreuve, mais aussi peu d'habileté qu'un buffle en fureur. Carmelo gagna la mer avec lui, et s'occupa de trouver une barque pour le faire passer en Sardaigne. Mais, malgré la prudence qu'il apporta dans cette tentative, le pilote les trahit et les livra comme contrebandiers aux douaniers de la côte. Verbum-Caro se défendit comme un lion, et ne tomba qu'à moitié mort dans les mains de ses ennemis. Carmelo fut assez légèrement blessé, et tous deux furent conduits au premier fort pour être confiés à une brigade de *Campieri*, parmi lesquels se trouvèrent deux hommes qui reconnurent le faux Piccinino pour l'avoir vu dans un engagement sur un autre point de l'île. Ils firent leur déclaration aux magistrats de Cefalie, et l'on se réjouit d'avoir enfin mis la main sur le fameux chef de la bande redoutée. Le vrai Piccinino ne passa que pour un de ses complices, bien que Verbum-Caro protestât qu'il ne le connaissait que depuis trois jours, et que c'était un jeune pêcheur qui voulait passer avec lui en Sardaigne pour ses affaires.

Carmelo répondit avec une présence d'esprit et un talent d'imposture qui l'eussent fait relâcher dans tout autre moment ; mais les esprits étaient en émoi ; on décida qu'il serait envoyé à Catane avec son dangereux compagnon pour voir son affaire éclaircie, et on les confia à une brigade de ce gendarme qui leur fit prendre la route de Catane en descendant par l'intérieur des montagnes jusqu'à la route du centre, qu'on jugeait plus sûre.

Cependant, les campieri furent attaqués aux environs de Sperlinga par quelques bandits qui avaient déjà appris l'arrestation des deux Piccinino ; mais, au moment où les prisonniers allaient être délivrés, un renfort imprévu vint à l'aide des campieri, et mit les bandits en fuite. Ce fut pendant cette action que le Piccinino eut l'adresse de faire tomber à quelque distance un papier roulé autour d'un caillou qu'il tenait prêt pour la première occasion. Malacarne, qu'il avait reconnu parmi ses libérateurs, était un homme actif, intelligent et dévoué, un ancien brave de son père et un [illegible] ami de Fra-Angelo. Le billet fut ramassé et porté à son adresse avec des renseignements précieux.

Dans la crainte, bien fondée, comme l'on voit, d'une attaque dans les monts Nebrodes, pour la délivrance du Piccinino, les autorités de [illegible] avaient essayé de cacher l'importance de cette capture, et l'escorte des prisonniers ne s'en était pas vantée en partant. Mais les mêmes autorités avaient dépêché un exprès à Catane pour demander qu'on envoyât un détachement de soldats suisses au devant de l'escorte jusqu'à Sperlinga, où l'on s'arrêterait pour les attendre. Les bandits de la montagne, qui étaient aux aguets, avaient assassiné le courrier, et, s'étant assurés, par examen de ses dépêches, que le prisonnier était bien leur chef, ils avaient essayé, comme on l'a vu, de l'arracher des mains de l'escorte.

Le mauvais succès de cette tentative ne les avait pas rebutés. [illegible] était l'ame de leur destinée. Sa direction intelligente, son activité, [illegible] de justice, tantôt sauvage, tantôt chevaleresque qui présidait à [illegible] sions envers eux, et un prestige énorme attaché à son nom et à sa [illegible] le leur rendaient aussi sacré que nécessaire. C'était l'avis unanime [illegible] eux, et parmi un grand nombre de montagnards, qui sans le con[illegible] sans le servir immédiatement, se trouvaient fort bien d'un échange [illegible] vices avec lui et les siens, que le Piccinino mort, la profession [illegible] n'était plus soutenable, et qu'il ne restait plus aux héros d'aventure [illegible] se faire mendiants.

Malacarne rassembla donc quelques-uns de ses compagnons [illegible] linga, et fit parvenir aux deux Piccinino l'avis qu'ils eussent [illegible] malades, afin de rester là le plus possible ; ce qui n'était pas [illegible] Verbum-Caro était dangereusement blessé ; et, dans les [illegible] rés qu'il avait faits pour rompre ses liens, au moment [illegible] dans la montagne, il avait rouvert sa plaie et perdu [illegible] qu'il avait fallu le porter jusqu'à Sperlinga. En outre, les [illegible] vaient qu'il était de la plus grande importance de l'amener vivant [illegible] qu'on pût tenter de lui arracher des révélations sur le meurtre de Ninfo [illegible] l'existence de sa bande.

GEORGE SAND.

(*La suite à demain.*)

…nse seule de l'armée de terre est de 180 à 200 millions …, auxquels il faut encore ajouter 50 millions pour la …, et 80 à 85 millions pour les intérêts de la dette de l'E… pour le fonds d'amortissement.

…rès un rapport du ministre des finances, M. Wrontschen…, …ette de l'Etat s'élevait, à la fin de 1845, à 315,712,500 … d'argent. Cette dette provient, pour la majeure partie, …prunts qui ont été faits par l'entremise des maisons Roth…, Baring et Hope. Depuis 1817, la Russie n'a plus con… d'autres emprunts que celui de 1842 avec la maison … et compagnie, et dont le produit est destiné à la cons… du chemin de fer entre Saint-Pétersbourg et Moscou. …valeurs que la banque a mises en circulation représen… capital de 170,221,802 roubles d'argent, auquel on peut … 10 millions de roubles en billets de la caisse des dépôts. …'ukase du 13 juillet 1843, il a été créé une nouvelle …e de papier, qui sera substituée aux billets de la banque, … retirera successivement. La valeur de ce papier-mon… … exprimée en roubles d'argent d'après le cours légal. … garantie de ce papier, il a été déposé dans la forte… Saint-Pétersbourg un capital en espèces qui s'élevait, …vier 1846, à la somme de 100,582,490 roubles d'ar… De ce capital, le gouvernement a retiré 30 millions de … d'argent pour être employés en achats de rentes sur les …nements français et anglais.

…nds d'amortissement se composait de 44,098,106 rou… …gent.

…roit sur l'eau-de-vie forment la principale branche du … public. Ces droits ont rapporté, en 1844, environ 128 mil… …roubles de papier. Le revenu de la douane forme le …ième article. Depuis 1840, ce revenu a toujours surpassé la … de 100 millions de roubles-papier. La capitation pro… …ujourd'hui environ 80 millions ; la contribution imposée …lture des céréales, 30 à 40 millions, celle imposée au …rce 20 à 25 millions. Les postes ont rendu, en 1843, une … brute de 4,174,963 roubles d'argent ; on peut calculer …ndement annuellement environ 15 millions de francs. …entes rapportent de 3 à 4 millions, et le timbre donne …me égale. Les mines de la couronne et les droits imposés … de l'or dans les mines appartenant à des particuliers … de 15 à 20 millions. Il faut encore ajouter à toutes ces … de revenu public, celle des biens-fonds affermés, du …ple du tabac et des cartes à jouer, de la taxe sur le sel, …briques de la couronne, etc., et on obtiendra facilement … millions ci-dessus cités.

Nouvelles de l'Inde.

…uvelles de l'Inde, si impatiemment attendues en Angle…erre, sont arrivées à Londres samedi, mais trop tard pour in… …r la bourse de ce jour. Il paraît cependant qu'au point … commercial, ces nouvelles sont plutôt défavorables que …es, du moins c'était le bruit répandu dans la Cité. Les …elles politiques n'ont pas une grande importance, et voici … celles que donnent les journaux de Calcutta du 7 août :

… calme le plus profond règne de Peshawur à Kangra, et de Cache… Moultan. La population de Hazareh semble enfin elle-même se ré… demeurer paisible, et maintenant qu'elle est sous la protection du …ment anglais, elle ne présente plus aucun sujet de crainte. Des …t des économies dans l'armée et l'administration continuent à …ctivement, et le gouvernement du petit territoire laissé au Ma… …urra bientôt offrir un modèle à suivre, même aux pouvoirs de l'Europe.

» Un vapeur parti de Scinde est en route pour Lahore, où sans doute il … objet d'étonnement.

… -Singh est toujours à Cachemire, et assez peu satisfait, à ce qu'il … territoire qui lui a été donné en échange du Hazereh.

… dernières nouvelles de Caboul sont du 22 juin et présentent peu …. Les seules choses qui méritent quelque attention sont les rela… …vertes entre Dost-Mohamed et nos autorités, par l'intermédiaire du … Lawrence, à Peshawur. L'émir paraît vivement désirer d'être en …mes avec nous, et cependant n'ose pas encore l'avouer à son peu… … sa cour. Ainsi, tandis qu'il s'efforce de s'attirer l'affection et la …tion des Anglais, il feint de persuader qu'il est enclin à leur faire la …. En tout état de choses, il n'est pas à supposer que le gouvernement … les avances amicales de l'émir.

…s dernières nouvelles reçues de Jullandur parlent d'une émeute cau… …les préjugés religieux des Hindous. Le commissaire, M. John La…, par suite d'une pétition que lui avaient adressée des musulmans de …, autorisa l'ouverture d'une boucherie hors la ville, pour y vendre de … de bœuf. Cette mesure contrariant les croyances religieuses des …, quelques-uns se rendirent, pour réclamer, auprès du commissaire, … répondit que la boucherie ne pouvait être fermée. Là dessus, un …blement d'environ quinze cents individus se forma. La suite et les …ques du commissaire qui voulurent le disperser furent mis en fuite; … de cavalerie irrégulière n'eut pas plus de succès, et on fit feu sur …missaire lui-même. Enfin, les gardes du trésor parvinrent à dissiper … et à rétablir l'ordre; mais les magasins de grains démeurèrent fer… C'est le mode d'opposition et de témoignage de mécontentement que … les Hindous.

… Dans le Napoul, la situation est des plus alarmantes, le premier … étant chaque jour menacé d'être assassiné par les émissaires de … les chefs réfugiés. Quelques-uns de ceux-ci ayant été découverts …s et, d'ailleurs, désespérant du succès par l'assassinat, se déter… … à envahir le pays avec huit mille hommes attachés à leur fortune. … que le roi détrôné et ses adhérents préparaient ce mouvement, la …parvint, à leur camp de Segowlee, que quatre régiments … avec de l'artillerie se disposaient à marcher contre eux. On allait … disperser et prendre la fuite, et il ne fallut rien moins que l'assurance … par l'officier anglais résidant au camp, sur la fausseté de la nou…, pour calmer cette panique.

» Le gouvernement s'est enfin décidé à la capture du bandit Doonghur… qui a dernièrement excité tant de sensation et d'alarmes dans l'Inde …ale. On a envoyé, dit-on, aux troupes de plusieurs des postes de la … menacée, l'ordre de se trouver prêtes à marcher contre le brigand au … signal.

…us avons quelques sinistres maritimes à signaler. Le navire français …, frété pour Bourbon et chargé de matières inflammables, a été … un incendie.

…nnonce enfin avec certitude que le gouvernement est déterminé … mensuellement, pendant trois ans, une communication par la … entre Calcutta et Assam, par Decca, quels que soient les frais que … cette entreprise. Le premier bateau partira le 13 du courant. On … plus grandes espérances sur le succès ultérieur de cette entre…

… a été incertain et variable pendant toute la durée du mois … Il est tombé beaucoup de pluie sur tout le territoire du Bengale, et … des propriétaires d'indigos en ont été quelque peu dimi…

Nouvelles des Etats-Unis.

Les nouvelles des Etats-Unis, arrivées au Hâvre, vont jusqu'au 2 septembre. Nous extrayons ce qu'elles présentent d'intéressant :

La rentrée de Paradès au Mexique, le 14 août, un an, jour pour jour, après le retour de Santa-Anna, continuait de préoccuper vivement l'attention publique, qui se perdait en conjectures sur les conséquences de cet événement inattendu.

Au moment où cette nouvelle venait compliquer la situation, il en est arrivé à Washington une autre, qui n'a pas causé moins d'émoi : c'est une triple protestation partant de l'Amérique centrale contre l'occupation du Mexique par les troupes de l'Union. Le président de l'Etat de Honduras, d'une part, et deux généraux guatemalais, de l'autre, ont appelé aux armes les habitants de ces deux républiques, en les invitant à se porter au secours de la nationalité mexicaine menacée. Si cette proclamation était suivie d'effet, elle pourrait donner une physionomie nouvelle à la guerre dans laquelle sont engagés les Etats-Unis.

On sait déjà qu'un complot avait été formé dans la province du Yucatan pour massacrer tous les blancs et les métis qui, prévenus à temps, sont parvenus à déjouer en partie les desseins des conspirateurs. Il paraît que ce projet était depuis longtemps médité par les Indiens : l'exécution en était fixée au 15 août, et aurait fatalement eu lieu sans la trahison d'un chef indigène. Voici comment ces événements sont relatés par une correspondance :

« Un capitaine du village de Chichimula, près de Valladolid, nommé Manuel Antonio Ay, avait remis à un Indien qu'il croyait être fidèle, un écrit afin qu'il le fît signer par les autres caciques ; celui-ci, sachant que cet écrit contenait un engagement de faire soulever les Indiens contre les blancs, le porta à don José Enlojio Rosado, gouverneur de Valladolid. Ce magistrat recommanda à l'Indien de ne rien divulguer et de remplir la mission qui lui avait été confiée, lui faisant promettre de rapporter l'écrit avec les signatures qu'il aurait obtenues des divers caciques. En effet, la chose ayant été faite comme il était convenu, le gouverneur put connaître les coupables, qu'il fit arrêter et exécuter immédiatement, en commençant par le cacique Antonio Ay.

» Dès que les Indiens conspirateurs apprirent la mort de leur chef, ils se livrèrent aux plus grands excès dans plusieurs villages, mettant à mort tous les blancs et les métis qui leur tombaient sous la main, sans épargner même les femmes enceintes ; car, disaient-ils en les massacrant, d'elles pourraient naître des *barons*.

» Au village de Tepich, les Indiens se soulevèrent simultanément dans la matinée du 30 juillet, et massacrèrent indistinctement blancs, métis, mulâtres et jusqu'aux Indiens dénommés *hidalgos*, tant hommes que femmes et enfants, et n'épargnèrent que les jeunes filles, dans l'intention d'en abuser. Pendant le carnage, ils s'encourageaient en s'écriant : « Mort aux blancs ! vivent les Indiens ! »

» Les mêmes excès se sont reproduits sur plusieurs points, et notamment à Tiholop. Quelques chefs ont été arrêtés et exécutés ; la population blanche était partout sous les armes. En présence du danger, les deux partis qui existaient au Yucatan se sont donné la main, afin de faire cause commune contre les indigènes. Les journaux se félicitaient chaudement de ce rapprochement.

» Plusieurs conspirateurs ont déclaré qu'il y a plus de dix-sept ans qu'ils travaillaient secrètement à s'entendre pour égorger la race blanche. Dix-sept villages ont pris part à la conspiration. »

—

Le *Courier des Etats Unis*, du 2 septembre, publie, à défaut de nouvelles, l'article suivant, dont la fin est curieuse, sur le retour de Paradès au Mexique :

« Nous ne voyons dans le retour du général Parédès qu'une acte tout personnel, inspiré par le désir de tenter une fois encore les chances du pouvoir ; peut-être aussi par un mouvement de patriotisme ; et les conséquences du fait nous semblent par cela même plus incertaines qu'à tout autre. S'il était vrai, cependant, que l'ex-président arrivât avec une mission des puissances européennes, il ne nous semble guère possible de donner à cette mission d'autre but que la paix. Les puissances européennes, en effet, ne peuvent espérer de voir sortir de la lutte qu'une acquisition de territoire chaque jour plus considérable au profit des Etats-Unis : leur vœu le plus naturel doit donc être de voir cette lutte se terminer au plus tôt ; et si elles pensaient à interposer leur influence, ce serait dans le sens de la conciliation. Ce sont sans doute ces considérations qui ont fait peser à quelques-uns que la rentrée de Paradès pourrait bien, comme celle de Santa-Anna, avoir été favorisée par une secrète tolérance du consul américain à la Havane.

» Nous ne croyons pas que cette idée soit admissible. Le cabinet de Washington a fait une trop rude école l'année dernière pour oublier si vite le fameux précepte de *non bis in idem*. Mais il faut convenir que les circonstances de ce retour sont assez bizarres pour autoriser toutes les suppositions. On a peine à comprendre comment le consul américain à la Havane, instruit de la présence de Paradès à bord du *Teviot*, s'est borné à écrire, au lieu d'envoyer un agent chargé de le suivre pas à pas. Les journaux ont, avec raison, exprimé leur surprise d'une si incroyable négligence, et un concert d'imprécations s'est élevé de tous côtés contre M. Campbell. On a demandé sa destitution ; on a même parlé d'une enquête. Nous allons intervenir en faveur du pauvre consul, et présenter à sa décharge une circonstance atténuante auprès des cœurs sensibles. Le général Campbell, quoique assez âgé et père de demoiselles bonnes à marier, est sur le point de se remarier lui-même avec une jeune et belle Havanaise. Les occupations incessantes d'un fiancé galant, et les délices, depuis longtemps désapprises, d'un attachement de cœur, ont sans doute endormi sa vigilance habituelle. Si l'amour a perdu Troie, il pouvait bien perdre un consul.

» En attendant, au reste, que l'administration demande compte de sa conduite à M. Campbell, deux personnes ont déjà expié, dit-on, à Vera-Cruz, la part qu'elles ont eue involontairement dans cette comédie. Le capitaine Clark, commandant du port, a été destitué pour n'avoir pas su empêcher le débarquement clandestin de Paradès, et le senor Atocha, qui occupait une place dans la douane américaine, a eu le même sort, pour n'avoir pas dénoncé l'ex-président qu'il avait reconnu et qui aurait imploré son silence par un signe d'intelligence.

» Ajoutons, pour en finir avec ce sujet, et comme dernier trait de singularité, que Paradès a trompé la vigilance américaine le même jour, 14 août, et presqu'à la même heure, où, l'année dernière, Santa-Anna débarquait dans ce même port de Vera-Cruz. Il y a vraiment parfois de singulières coïncidences ! »

Nouvelles d'Italie.

Les nouvelles que nous avons reçues d'Italie aujourd'hui, dit le *Journal des Débats*, ne contiennent aucune nouvelle importante ; elles font connaître cependant la cause de la petite émeute qui a eu lieu récemment à Bologne, et dont nous avons parlé hier. Il paraît que c'est à propos de la nomination des officiers de la garde nationale que cette commotion a eu lieu. Nos lecteurs savent déjà que tout est rentré dans l'ordre à Bologne.

En Toscane, la loi relative à la garde nationale, que le grand-duc vient de promulguer, a été fort mal accueillie par certains journaux. On trouvera plus loin un extrait de la *Gazette piémontaise* du 23, qui rend compte de l'état des esprits en Toscane et à Lucques. Nous reproduisons aussi un article du *Journal des Deux-Siciles*, dans lequel cette feuille officielle parle des affaires de Calabre. En le lisant, on verra que, malgré le succès remporté par le général Nunziante, le gouvernement napolitain a cru devoir envoyer des colonnes mobiles dans les Abruzzes, dans la Capitanate et dans la province de Molise.

Voici d'abord l'article de la *Gazette piémontaise* dont nous venons de parler :

L'Alba de Florence, du 20, censure aujourd'hui, avec une extrême sévérité, les principes qui servent de base à l'institution de la garde civique en Toscane. Suivant l'*Alba*, l'institution n'est pas, comme on l'espérait, nationale et populaire. Ce journal se plaint de voir la loi pleine de méfiance envers le peuple et envers l'institution elle-même. Pour l'*Alba*, en un mot, cette loi est un objet de désillusionnement.

» L'*Alba* ajoute, en date de Lucques, le 17, que le pays est fort animé, mais que la modération y est très-grande. Le conseil d'Etat déploie une très-grande activité et possède la confiance du pays. La famille royale est dans le duché de Modène, et ne parle pas de revenir. Il y a eu un petit mouvement populaire à Massa et Carrare. On a fait partir de Modène pour ces villes un détachement avec deux pièces d'artillerie. En passant par Reggio, ces troupes n'ont pas été applaudies.

» Le gouvernement de Parme (c'est le *Popolo* de Sienne qui l'annonce) a résolu d'envoyer sur la frontière de Toscane deux compagnies de soldats. On disait à Parme que 3,000 Autrichiens allaient arriver dans cette ville. De son côté, l'*Italia* annonce qu'on fait des préparatifs dans les Etats de Modène par suite des événements arrivés à Lucques et dans les Etats pontificaux. »

On lit dans le *Journal des Deux-Siciles* :

« Le général Nunziante, après s'être reposé momentanément à Gerace, a marché vers les communes de Bianco, Bovalino, Ardore, Staiti, Rocella, les seules qui eussent prêté l'oreille aux propos des révoltés fugitifs. Le général avait d'autant plus l'espoir d'atteindre les factieux, qu'il les savait poursuivis du côté de Reggio par des détachements des troupes royales. Nous attendons d'un moment à l'autre les nouvelles des opérations de ce général ; aussitôt qu'elles nous seront connues, nous les communiquerons au public. Nous avons appris par voie télégraphique que deux des Romeo, chefs de la rebellion, ont été amenés à Reggio, l'un mort et l'autre vivant. On a aussi arrêté à Gerace deux chefs nommés Verducci et Bello… »

Le même journal dit plus loin :

« S. M. voulant, dans l'intérêt de ses bien-aimés sujets, prévenir le cas où des gens malavisés, que les événements de Reggio et de Messine n'auraient pas corrigés, se livreraient à d'autres tentations pour troubler la tranquillité des populations, a fait partir, il y a quatre jours, une colonne mobile pour les Abruzzes. Elle est composée d'infanterie et d'artillerie, avec cinq escadrons de lanciers et de dragons, commandés par le général Carrabba. S. M. a aussi fait marcher aujourd'hui une autre colonne pour la Capitanate, tandis que deux escadrons de gendarmerie de 120 chevaux vont se mettre en observation, l'un entre Avellino et Vallo di Bovino, l'autre entre Bari et Lecce. Enfin le lieutenant-colonel Cutpofiano, officier d'une grande activité, marche vers la province de Molise avec trois escadrons de dragons au grand complet, quelques compagnies d'élite de chasseurs et une demi-batterie de campagne. »

On écrit de Turin, le 22 septembre :

« Les Génois viennent d'envoyer une adresse au roi pour demander la garde civique et une loi sur la presse, semblable à celle accordée dans les Etats-Romains et la Toscane. Ce document est revêtu d'un très-grand nombre de signatures, parmi lesquelles on remarque celles du cardinal Todini, archevêque, et du marquis Giustiniani, syndic de Gênes. Les marquis Georges Doria, Jacques Balbi et Reggi qui avaient, pour ainsi dire, dirigé les démonstrations de Gênes les 8 et 9, ont été mandés à Turin. Ils ont été reçus par le roi. M. Doria a eu avec S. M. un entretien d'une demi-heure ; il a dit franchement à Charles-Albert que les Génois et les Piémontais en général désirent obtenir l'institution de la garde civique et une loi sur la presse. Il a même insinué qu'il était nécessaire d'accorder au ministre des affaires étrangères, le comte de la Margarita, une *retraite honorable*. Le roi a répondu qu'il adopterait toutes les mesures qu'il croirait opportunes : mais qu'il leur recommandait de s'abstenir de toute manifestation bruyante ou imprudente.

» Ces messieurs sont repartis pour Gênes, où ils recevront une lettre du comte de Villamarina, ministre de la guerre et de la marine, avec la réponse du roi. Mgr. Corboli Bussi est toujours ici et a souvent des conférences avec le roi, qui, en toute occasion, déclare sa ferme volonté de faire cause commune avec le pape. »

On écrit de Livourne, le 17 septembre :

« On ne peut plus se rendre de la Toscane dans le duché de Modène sans un passeport, car le gouvernement de Modène a envoyé des troupes à la frontière. Hier, on a envoyé d'ici des troupes à Pietra Santa pour observer les Modénois.

» La régence que le duc de Lucques a instituée en partant, s'occupe en ce moment d'une loi sur la presse, d'un réglement sur la garde civique, et de l'état des finances, qui n'est pas très-brillant. »

—

La *Gazette d'Augsbourg* annonce que la constitution municipale, projetée pour les Etats romains, a été soumise au ministère et qu'elle sera publiée très-prochainement.

La même feuille dément la nouvelle, donnée par les journaux français, de la conclusion d'un traité entre le St-Siége et la Russie.

Une lettre de Milan porte que l'autorité municipale de cette ville a envoyé à Vienne une protestation contre la conduite du gouvernement et de la police à l'occasion des désordres qui ont eu lieu. Dans cette protestation, tout l'odieux des scènes sanglantes qui ont affligé Milan est rejeté sur la police et sur l'autorité supérieure, et l'on prie le gouvernement de prendre à l'avenir d'autres mesures que celles auxquelles il a eu recours pour rétablir la tranquillité.

—

S'il faut en croire le journal l'*Univers*, le cabinet de Vienne aurait fait demander au Saint-Père l'autorisation de faire traverser les Etats pontificaux à une armée autrichienne destinée à marcher au secours du roi de Naples.

Nouvelles d'Afrique.

L'*Echo d'Oran* du 11 septembre confirme, comme il suit, ce que nous avons raconté précédemment sur le désastre des Beni-Amer et des Hachem dans le Maroc, et sur la retraite d'Abd-el-Kader :

« La lutte ouverte au Maroc vient d'être marquée par un nouvel événement. Ainsi qu'on l'avait annoncé, l'émir, dans le courant du mois dernier, s'était avancé vers Taza. Le motif de ce mouvement est aujourd'hui connu : il s'était mis en relation ave les Beni-Amer et les Hachem, internés à l'ouest de Fez, et le plan d'une fuite qui devait les lui ramener, avait été arrêté.

» Vers le 15 août, cette population, encore forte de 12 à 1,500 âmes, au moment où, par précaution, on la devait conduire plus avant dans l'empire, prit brusquement la direction de l'Est, les hommes armés ouvrant la marche, au bruit des tambourins et des cantiques. Pendant trois jours, formée en deux masses, les Hachem d'une part, les Beni-Amer de l'autre, cette émigration réussit à se faire jour, au milieu des tribus marocaines, marquant, du reste, son passage par le pillage et la dévastation. Prête à atteindre la région kabyle, elle semblait toucher au but de ses efforts, lorsque, de part et d'autre, harcelée par les gens du pays et cernée par des forces nombreuses, conduites par le fils de l'empereur, elle a été pour ainsi dire anéantie.

» Après une résistance désespérée, qui aurait duré trois jours et trois nuits, lorsque les derniers défenseurs, épuisés de faim, de soif et de fatigue, comme leurs familles qu'ils protégeaient, eurent mis bas les armes, la férocité du vainqueur musulman eut son cours ordinaire ; les femmes partagées comme un butin. Ce sont quelques malheureux, échappés à ce désastre, qui en ont apporté la nouvelle jusqu'à Nemours.

» Abd-el-Kader, après avoir décidé cette démarche, devenue fatale aux réfugiés algériens, a été inhabile à l'appuyer : d'abord il n'a pas osé se porter suffisamment au devant d'eux, vers l'ouest, craignant de tomber dans quelque piége ; instruit enfin de leur position désespérée, il marchait au dernier moment pour aller les secourir, quand il apprit qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux. En se retirant, il subit lui-même quelques pertes ; il a dû redescendre sur l'Oued-Kert, près du lieu même où, il y a quelques semaines, il détruisait le camp du kaïd El-Amar. On dit qu'il a été profondément abattu de ce dernier échec »

VARIÉTÉS.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

« Paris est le tonneau des Danaïdes : on lui jette les illusions de sa jeunesse, les projets de son âge mûr, les regrets de ses cheveux blancs ; il engloutit tout et ne rend rien. O jeunes gens que le hasard n'a pas encore amenés dans sa dévorante atmosphère, ne venez pas à Paris si l'ambition d'une sainte gloire vous dévore. Quand vous aurez demandé au peuple une oreille attentive pour celui qui parle bien et honnêtement, vous le verrez suspendu aux récits grossiers d'un trivial écrivain, aux récits effrayants d'une gazette criminelle ; vous verrez le public crier à votre muse : Va-t-en, ou amuse-moi ; il me faut des astringents et des moxas pour ranimer mes sensations éteintes ; as-tu des incestes furibonds ou des adultères monstrueux, d'effrayantes bacchanales de crimes ou des passions impossibles à me raconter ? Alors parle, je t'écouterai une heure, le temps durant lequel je sentirai ta plume âcre et envenimée courir sur ma sensibilité calleuse ou gangrenée ; sinon tais-toi, va mourir dans la misère et l'obscurité. — La misère et l'obscurité, entendez vous ? jeunes gens. La misère, ce vice puni par le mépris ; l'obscurité, ce supplice si bien nommé. La misère et l'obscurité, vous n'en voudrez pas ! Et alors que ferez-vous, jeunes gens ? Vous prendrez une plume, une feuille de papier et vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable*, et vous direz au siècle : Ah ! vous voulez de cruelles choses pour vous en réjouir, soit, monseigneur, voici un coin de votre histoire. »

La vie de Frédéric Soulié est toute dans ces lignes, écrites en 1837, il y a dix ans de cela, — préface amère d'un livre de rage et de larmes.

En a-t-il fait passer assez de douleurs inouïes, d'aventures étranges, de drames éplorés, sous cette arche triomphale élevée à Satan dans un jour de désespoir ! Ce n'était plus avec une plume, c'était avec un charbon rouge qu'il écrivait. Son diable n'avait aucune des traditions de Lewis ou de Maturin ; il était vêtu de noir et de blanc comme un valseur, mais il était réel comme un procureur du roi. Cela le rendait encore plus effrayant à voir et à lire. — Le jeune homme qui l'avait appelé à lui pour fuir la misère et l'obscurité, une nuit que ses larmes tombaient silencieusement sur ses vers inconnus et sur ses histoires d'amour incomprises, dut hésiter avant de se cramponner à la queue du manteau qui allait l'enlever de terre. Il renonçait pour longtemps, pour toujours peut être, aux douces causeries avec la muse de sa jeunesse et de son cœur ; il partait pour un voyage lointain et hardi, à travers les routes tortueuses du monde, les alcoves, les boudoirs, les comptoirs, les estaminets et la cour d'assises. Il pouvait n'en pas revenir.

Il n'en est pas revenu, en effet.

A dater de cette heure, sa littérature est devenue une littérature à coups de pistolets, un couteau incessamment plongé et remué dans la gorge de l'humanité, une perpétuelle cause célèbre. A peine si de temps en temps il lui a été donné de se ressouvenir, comme dans le *Lion amoureux*, qu'il y avait çà et là des amours chastes dispersées sur la terre, des bouquets séchés à des corsages de seize ans, des rendez-vous sous les tilleuls enivrants des avenues. Le diable l'emportait dans une course sans frein, haletante, pleine de ricanements. Et tous les deux s'en allaient terribles, implacables, tuer des hommes, déshonorer des femmes, déchirer des voiles et des parures pour le seul plaisir de philosopher tranquillement, un instant après, au fond d'un ravin, ou sur un sofa taché de sang. — Pauvre Frédéric Soulié ! né poète, mort poete, sans avoir eu son heure suprême de poésie !

Des voix amies raconteront l'homme sur la tombe de l'écrivain. Laissez-moi raconter en quelques mots l'écrivain sur la tombe de l'homme. C'était une plume vaillante, un esprit énergique, un talent incontestable. Son nom reste attaché à plus de cent volumes : roman, drame, histoire, opéra, critique même, il a tout abordé, il a touché à tous les rivages de la littérature. Sans avoir la loupe microscopique de Balzac, la touche passionnée de George Sand, la verve splendide d'Alexandre Dumas, il a glorieusement conquis une place à leur côté. Ceux-ci avaient l'esprit, la grace, la fantaisie, l'amour, la passion; lui a eu la force, qui lui a souvent tenu lieu de tout. Aussi, quels muscles dans ses drames ! C'est l'homme des colères par excellence, des haines vigoureuses, des violences farouches ! — Et jusqu'à : *Je vous aime !* tout s'y dit brutalement. Cette brutalité a fait deux ou trois chefs-d'œuvre, *Clotilde*, les *Mémoires du Diable* et la *Closerie des Genêts*.

Il débuta vers 1830, comme tout le monde, avec des drames à la Shakspeare et deux ou trois romans dans le goût de sir Walter Scott. On lui siffla ses drames, comme on sifflait tous les drames en ce temps-là. « C'est, en vérité, un pitoyable métier que celui d'auteur dramatique, s'écrie t-il dans une préface... vous avez égorgé mon drame sans le connaître ! » Pourtant, il ne se rebuta pas, parce qu'il avait la force. Le Théâtre-Français lui fut plus heureux que l'Odéon. Il fit des comédies avec M. Bossange, avec M. Arnauld, avec M. Badon, avec tout le monde ; il fit un opéra-comique avec Monpou, le charmant musicien qui l'a précédé au tombeau ; et d'opéra en comédie, de comédie en drame, de drame en roman, il commença peu à peu à s'appeler Frédéric Soulié.

Alors, il se remit à travailler tout seul. *Clotilde* avait donné la mesure de ce talent fougueux et volontaire. *Diane de Chivry* en révéla les aspects attendris. Il entra en maître dans le roman-feuilleton, botté, éperonné, cravaché, et il lança à fond de train dans les journaux ses histoires altières et sauvages. Pendant dix ans il s'est attaché à peindre la société sous les couleurs les plus sombres ; pendant dix ans il a disputé pied à pied le premier rang où il s'est placé du premier coup ; pendant dix ans il a tenu en échec les succès d'Eugène Sue ; il a balancé la fécondité de l'auteur des *Mousquetaires* ; il a fait tête aux nouveaux venus poussés de toutes parts et dressés en une nuit autour des réputations anciennes. Rien n'a réussi à l'abattre, nul ne l'a fait pâlir. Seulement, quand la critique a été lasse de le mordre par les côtés attaquables de ses livres et de ses pièces, il s'est retourné et il s'est fait critique à son tour ; critique de théâtre et de roman ; rien que pour quelques semaines. — histoire de rire, — et mal en a pris à ses ennemis et à ses détracteurs. C'était la griffe du léopard jouant à la main chaude.

Nous ne rappellerons pas tous les romans de Frédéric Soulié, dont il est réservé à l'avenir de faire le triage. Plusieurs ne sont que de chaleureuses improvisations. Nous nous contenterons d'en citer trois ou quatre qui se trouvent dans toutes les mémoires, tel que le *Maître d'école*, brûlante esquisse révolutionnaire ; les *Drames inconnus*, qui contiennent une idée immense, et la *Comtesse de Monrion*.

C'est plutôt par l'idée que par la forme, et c'est surtout par l'action, par le sentiment, par la véhémence en un mot, que la plupart des œuvres de Frédéric Soulié resteront vivantes dans l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle. Nous le répétons, parce que là est le côté distinctif de son talent. Chez lui, la forme, à proprement parler, ne tient le plus souvent qu'une place secondaire. Il marche, non point pour faire admirer la grâce de sa tournure ou la richesse de son habit, mais pour arriver tout bonnement au but qu'il se propose. Ce n'est point un auteur petit-maître, chaussé d'escarpins à talons rouges, qui procède par entrechats et par cabrioles, faisant la roue et secouant la poudre de ses cheveux ; c'est un voyageur en souliers ferrés, avec un bâton ferré, emporté sur un chemin ferré. S'il rencontre en route une bonne fortune de style, il la saisit par la fenêtre du wagon, mais il ne la guettera point ; ou si, dans l'intervalle d'une station, il s'arrête à piper des mots en l'air, ce sera alors quelque grosse excentricité comme « une voix éperonnée de sourires moqueurs ; » mais ces curiosités sont heureusement rares chez lui, et il faut vraiment qu'il n'ait rien de mieux à faire pour s'amuser à guillocher des phrases de la même façon qu'un pâtre guilloche un aubier.

Au théâtre, son succès est peut-être moins net, moins franc, moins décidé. Longtemps il a cherché sa route à travers la tragédie, la comédie et le drame; souvent on dirait qu'il se sent à l'étroit sur les planches du théâtre; il est saccadé, contraint; il ose trop et n'ose pas assez. Le *Proscrit* et *Gaëtan*, quoique renfermant des scènes d'une beauté réelle, sont peut-être indignes de l'homme qui a écrit *Clotilde*. Dans ces derniers temps il avait installé son drame en plein boulevard. — Son drame s'appela dès lors l'*Ouvrier*, les *Etudiants*, la *Closerie*, et devint le drame du peuple. Il dit adieu aux grandes dames de la comédie, comme il avait déjà dit adieu aux grandes dames du roman; il prit ses héros et ses héroïnes dans la rue, dans la mansarde, un peu partout; il ne s'inquiéta pas s'ils étaient bien ou mal vêtus, bien ou mal nourris. Il copia ses ouvriers comme Murillo copiait ses mendiants, avec la même fierté, dans le même réalisme. — Sa dernière œuvre indiquait un acheminement à la véritable poésie, simple et forte, à la poésie du cœur.

Frédéric Soulié est mort à quarante-sept ans. (*Presse.*)

Nous complétons l'article qui précède par un document émané de M. Frédéric Soulié lui-même :

» Je suis né à Foix (Ariége), le 23 décembre 1800. Ma naissance rendit ma mère infirme. Elle quitta ma ville natale quelques jours après ma naissance, et bien que je sois retourné souvent dans mon département, et à quelques lieues de Foix, je ne l'ai jamais vue. Je demeurai avec ma mère dans la ville de Mirepoix, jusqu'à l'âge de quatre ans. Mon père était employé dans les finances et sujet à changer de résidence. Il me prit avec lui en 1804. En 1808 je le suivis à Nantes, où je commençai mes études. En 1816 il fut envoyé à Poitiers, où je fis ma Réthorique. Mon premier pas, dans ce que je puis appeler la carrière des lettres, me fit quitter le collége. On nous avait donné une espèce de fable à composer. Je m'avisai de la faire en vers français. Mon professeur, qui était un séminariste de vingt-cinq ans, trouva cela si surprenant qu'il me chassa de la classe, disant que j'avais l'impudence de présenter comme de moi, des vers que javais assurément volés dans quelque *Mercure*. Je fus me plaindre à mon père qui savait que, dès l'âge de douze ans, je rimais à l'insu de tout le monde. Il se rendit auprès de mon professeur, qui ne lui répondit autre chose que ceci : « qu'il était impossible qu'un écolier fît des vers français. — Mais, lui dit mon père, vous exigez bien que cet écolier fasse des vers latins. — Oh ! ceci est different, reprit le professeur ; je lui enseigne comment cela se fait, et puis il a le *Gradus ad Parnassum*. » Je note cette anecdote, non point pour ce qu'elle a d'intéressant, mais pour la réponse du professeur. Mon père me fit quitter le collége et se chargea de me faire faire ma philosophie. Il avait été lui-même, à vingt ans, professeur de philosophie à l'université de Toulouse qu'il quitta pour se faire soldat en 1792. Il s'était retiré avec le grade d'adjudant-général par suite d'une maladie contractée dans les reconnaissances qu'il avait faites sur les Alpes pour l'expédition d'Italie. Je reviens à moi. Quelque temps après ma sortie du collége, mon père fut accusé de bonapartisme, et destitué. Il vint à Paris, et je l'y accompagnai. J'y achevai mes études. J'y fis mon droit assez médiocrement, mais avec assez de turbulence pour être expulsé de l'école, pour avoir signé des pétitions libérales et pris une part active à la révolte contre le doyen, qui me fit expédier ainsi que mes camarades à l'école de Rennes, où nous achevâmes notre droit comme des forçats sous la surveillance de la police. On m'avait signalé comme carbonaro. Je profitai de mon exil pour établir une correspondance entre les ventes de Paris et celle de Rennes. Mon droit fini, je rejoignis mon père à Laval où il avait repris son emploi. J'entrai dans ses bureaux et bientôt après dans l'administra-tion; j'y demeurai jusqu'en 1824, époque à laquelle mon père fut mis à la retraite pour avoir mal voté aux élections. Un mot sur mon père, monsieur. Le voilà deux fois destitué, est-ce à dire que ce fut un homme incapable et turbulent ? Quoique on puisse suspecter ma réponse de partialité, je puis le dire, parce que cela est une chose irrécusable pour tous ceux qui le connaissent, mon père était l'administrateur le plus distingué de sa partie (les contributions); ses travaux lui avaient valu l'approbation de l'empereur, et peut-être s'en souvenait-il trop, voilà tout. Il regrettait un temps où, caché dans le fond d'une province il avait, sans appui, sans protection, sans sollicitation, obtenu un rapide avancement dû à la supériorité seule de ses travaux. Vous me pardonnerez la digression. Je quittai l'administration quand mon père en fut exclu, et je revins avec lui à Paris. J'avais occupé mes loisirs de province à faire quelques vers ; je les publiai sous le titre d'*Amours françaises*. Ce petit volume passa assez inaperçu, si ce n'est dans quelques salons où survivait encore la mode des lectures à apparat. Je m'y liai avec presque tous les hommes qui étaient ou qui sont devenus quelque chose en littérature. Casimir Delavigne m'encouragea avec une grace parfaite, et je devins l'ami de Dumas, lorsqu'il n'avait encore pour toute supériorité que la beauté de son écriture. Mon succès n'avait pas été assez éclatant pour me montrer la carrière des lettres comme un avenir assuré. Je devins directeur d'une entreprise de menuiserie mécanique. Ce fut pendant que j'étais fabricant de parquets et de fenêtres que je fis *Roméo et Juliette*. Nous étions déjà en 1827. Cet ouvrage fut reçu à l'unanimité au Théâtre-Français. Mais on décida, sans la connaître, de lui préférer une tragédie que M. Arnault fils promettait sur le même sujet. Sa tragédie finie, elle fut peu accueillie. Alors on se tourna vers une traduction de Shakspeare, par M. Emile Deschamps. J'appris tout cela par hasard. Je portai ma pièce à l'Odéon. J'eus mille peines à obtenir une lecture. Je dus cette faveur à Janin, qui était déjà une autorité et qui faisait trembler les directeurs dans ses feuilletons du *Figaro*. Je fus reçu, joué, applaudi. Je me fis décidément homme de lettres. A partir de là, voici toute ma vie littéraire. Je donnai *Christine* à l'Odéon, drame en cinq actes et en vers, tombé d'une façon éclatante. J'avais fait cet ouvrage avec amour, je vus désolé, désolé surtout de l'abandon des journalistes qui, après nous avoir poussés, nous autres jeunes gens, dans une voie d'affranchissement, désertèrent la cause à son premier essai. *Christine* n'en est pas moins ce que j'ai fait de mieux. Je quittai le théâtre, je m'attachai aux journaux. Je fis le *Mercure*. Je fus du *Figaro*. Pendant l'année 1830, je fis jouer une petite pièce en deux actes, ayant pour titre : *Une nuit du duc de Montfort*, elle me rapporta plus d'argent que mes deux tragédies, toute médiocre qu'elle fut. La révolution de 1830 arriva, j'y pris part, je me battis. Je suis décoré de juillet, ce qui ne prouve rien, mais enfin je me suis battu. Je travaillais à cette époque à la *Mode* et au *Voleur* avec Balzac et Sue. Malgré mon peu de succès au théâtre, je tentai encore une fois la chance. Je fis une pièce en cinq actes et en prose, de moitié avec M. Cavé. Elle s'appelait *Nobles et bourgeois*. Nous tombâmes encore. Je me résignai à abandonner le théâtre, malgré les encouragements de mes amis, qui disaient trouver dans une excès de force dramatique la cause de mes chutes. Je contiuai ma colla boration à presque tous les recueils qui ont paru, soit en vers ou en prose. Enfin je rentrai au théâtre par la *Famille de Lusigny*, qui obtint un succès honorable. Puis je fis *Clotilde*, qui fut très critiquée et beaucoup jouée. J'ai fait encore *Une Aventure sous Charles IX*, très critiquée et passablement applaudie. A l'époque où je donnais *Clotilde*, je publiai les *Deux Cadavres*. On a fait de ce livre mon meilleur titre à l'estime, quelle qu'elle soit, qu'on a de moi.

» Bientôt après je recueillis sous le titre de *Port de Creteil* des contes et nouvelles tant inédits que déjà publiés. Depuis, encore, j'ai fait imprimer le *Vicomte de Béziers*. Et votre article ne sera pas imprimé que deux nouveaux volumes auront paru sous le titre le *Magnétiseur*. En somme, depuis que j'ai commencé à écrire, j'ai fait jouer neuf pièces (j'ai oublié de parler plus haut de l'*Homme à la blouse* et du *Roi de Sicile*), dont quatre en cinq actes et trois en trois actes. Quatre de ces pièces sont restées au répertoire du Théâtre-Français. J'ai publié neuf volumes dont six de romans historiques, deux de contes et un de poésie. Enfin, je ne sache pas de recueil où je n'aie travaillé. Dans les *Cent-et-un*, *Paris moderne*, l'*Europe littéraire*, la *Mode*, la *Revue de Paris*, le *Musée des Familles*, le *Journal des Enfants*, etc., etc. Voilà tout, ou à peu près, et voilà peut-être beaucoup trop; faites-en ce qu'il vous plaira.

» Voici mon nom exactement : » MELCHIOR-FRÉDÉRIC SOULIÉ. »

Voici les derniers vers que Frédéric Soulié a composés à son lit de mort, et qui ont été recueillis par M. A. Collin, son secrétaire ; ils sont adressés à la digne sœur de charité, qui ne l'a point quitté depuis sa maladie :

Louise, noble cœur, ange aux regards si doux,
Quand l'ange de la mort, presque vaincu par vous,
Oubliait de frapper sa victime expirante...
Pour le pauvre martyr, vous l'image vivante
De tous célestes dons et de toutes vertus,
Que vous dire, âme d'or, ma Sainte bienfaisante ?
Vous m'avez tenu lieu, sœur, de ma sœur absente ;
Mère, de ma mère qui n'est plus.

Je n'achèverai point mon pénible labeur !
Plus de récolte... Hélas ! imprudent moissonneur,
Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille,
Je jetais au grenier le froment et la paille,
De mon rude labeur nourrissant ma maison,
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson !

Viens près de moi, Béraud... et vous, Massé, Collin !
Près de moi, près de moi. . car voici bientôt l'heure !
Voici qu'on me revêt de ma robe de lin
Pour entrer dignement dans ....

L'agonie qui commençait a interrompu ces dernières inspirations du poète.

THEATRE-ROYAL-FRANÇAIS DE LA HA[YE]

Samedi 2 *octobre* 1847. — (*Représentation n° 48.*)

Par extraordinaire et à l'occasion de l'anniversaire de la délivrance de Leide,

LE SIÉGE DE LEIDE,

grand-opéra en 4 actes, parole de M. Lucas, musique de M. Vogel.

Danse.

Acte 1er.

1° *Valse*, exécutée par les dames du corps de ballet.
2° *Grand Pas de trois*, par M. Collet, Mlles Petit et Petitet.
3° *Final*, par Mrs et dames du corps de ballet.

Vu la longueur du Spectacle, on commencera à 6 heures et demie.

Grande Salle et Théâtre Tivoli.

Dimanche 3 Octobre 1847, Ouverture des soirées et bals de la saison.

GRAND BAL PARÉ ET MASQUÉ

Ouverture à 10 heures du soir.

Nota. LA SALLE DE SPECTACLE, attenant à la salle de Bal, sera... ment ouverte à la circulation du public.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 29 Septembre.

		Int.	COURS 28 sept.	OUVERT.	[illegible]
Pays-Bas	Dette active	2½	54⅜	54 7/16	
	Dito dito	3	66	65 [illegible]	
	Dito en liquidation.	3	66	65¾	
	Dito dito	4	—	85⅜	
	Dito des Indes.	4	—	85½	
	Syndicat.	3½	—	84	
	Dito	3½	—	—	
	Société de Commerce.	4½	164⅜	164¼	16[illegible]
	Act. du lac de Harlem.	5	—	—	
	Chemin de fer du Rhin	4½	—	93¼	
	Act. du chemin de fer Holland.		—	—	
	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	105	
	Dito dito. 1828 & 1829	5	—	104	
Russie	Inscript. au Grand-Livre	6	—	—	
	Certificats au dito.	6	—	68¼	
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	95⅝	
	Emprunt de 1840	4	—	87⅜	
	Id. chez Stieglitz et Comp.	4	—	87⅛	
Espagne	Passive		—	—	
	Dette différée à Paris		—	4⅛	
	Deferred.		—	—	
	Ardoins	5	—	14 9/16	
	Dito	3	—	30⅛	
	Coupons Ardoins		—	12½	
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	
	Dito métalliques	5	—	100⅛	
	Dito dito	2½	—	—	
France	Inscriptions au Grand-Livre.	3	—	—	
Pologne	Actions 1836	*f*	—	—	
Brésil	Emprunt à Londres 1839.		—	—	
	Id. Id. 1843.		—	—	
Portugal	Obligations à Londres.	3	—	24⅝	

Bourse de Paris du 28 Septembre.

		Int.	COURS 27 sept.	OUVERT.	FE[RMÉ]
France	Cinq pour cent		—	114 80	
	Trois pour cent		—	75 65	
Espagne	Emprunt Ardoin.		—	—	
	Anc. différée		—	—	
	Nouv. dito		—	—	
	Passive		—	—	
Naples	Certificats Falconet		—	99	
Pays-Bas	Dette active.	2½	—	—	
Belgique	Dette active	5	—	—	
	Dito	3	—	—	
	Banque belge		—	—	
États-Unis	Obligations de la banque		—	—	

Bourse d'Anvers du 29 Septembre.

Métalliques, 5 % ». — Naples, 5 % ». — Ard., 5 % 14¼ A. — Dette différée ancienne, ». — Passive 5 % ». — Lots de Hesse ». — Cours de Bourse (2½ heures). Ardouin 5 % 14⅜ P.

Bourse de Londres du 27 Septembre.

3 % Cons. ». — 2½ % Holl. 54¼, ⅜. — 4 % id. 86½, 87. — [illegible] 19½, 20. — 3 % 28½, 29. — Portug. 4 % 24, 25.

Bourse de Vienne du 23 Septembre.

Métalliques, 5 % 104⅝. — Lots de fl. 500 154½. — Lots de [illegible] Actions de la Banque 1998.

LAHAYE, chez Léopold Lœbenberg, *Lage Nieuwstraat*

Dépôt général à Amsterdam chez M. SCHOONEVELD et fils, *Beurssteeg*; et à Rotterdam, chez S. VAN REYN-SNOECK *Hoofdsteeg*.